



CULTURE

LIVRES



La mer à boire

Une bobo de 40 ans rencontre un jeune Nigérien...
Marie Darrieussecq nous tend un roman miroir
tendre et peu flatteur de notre mauvaise conscience
collective face aux migrants. Par Marguerite BAUX

Depuis vingt ans qu'elle suit ses antennes, Marie Darrieussecq a gagné le privilège encombrant d'être lue comme l'air du temps. On vient y prendre des nouvelles. Après la « futuristic fantasy » de *Notre vie dans les forêts*, un roman sur « les migrants », donc. Le lecteur y fait plus ample connaissance avec Rose, une amie psy de Solange, déjà croisée dans un précédent épisode. Le roman débute par une cinquantaine de pages formidablement surnoises, où cette espèce de Bécassine, mi-gourde mi-lucide, comme souvent les héroïnes de Darrieussecq, tente de savourer avec ses deux enfants le paradis artificiel d'un immense bateau de croisière en Méditerranée. Une nuit, son navire en croise un tout petit, et

sans trop réfléchir, Rose offre à l'un des jeunes naufragés, Younès, le portable de son fils. Entre eux, il y a désormais ce fil invisible. Problème : que faire ensuite ? Sauver le migrant et verser dans les bons sentiments ? Couper le fil et sombrer dans le cynisme ? Entre les deux, le roman balance, surnage, et Rose picole de plus en plus, dans une hésitation agaçante qui ne reflète au fond que notre mauvaise conscience à nous, les gens. « *Le problème avec les migrants, c'est combien ils sont angoissants* », résume Rose avec une ironie qui fait mal. On se serait donc volontiers passé de la fin qui sourit, ainsi que de ses dons de guérisseuse, pauvre remède à un monde trop réel.

La Mer à l'envers de Marie Darrieussecq
(P.O.L., 256 pages).